



Traversées

Marcel Thiry



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Traversées

Marcel Thiry



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Introduction

De Vancouver à Venlo, de La mer de la tranquillité à la plage de sable infinie, *c'est à une conciliation de la Vie et de la Poésie qu'invite cette écriture de l'espace, si attentive aux plans sonores des noms de lieux et à la mobilité de l'esprit, dégageant le large des situations les plus confinées – un wagon, un bateau, une automobile. [...]*

(Jean-Pierre Bertrand et Karel Logist,
Traversées, Éditions Labor, 2001)

En 2000, Jacques Dubois nous proposait, au regretté professeur Jean-Pierre Bertrand [1960-2022] et à moi, d'établir, pour la collection Espace Nord, un petit choix de poèmes dans la vaste œuvre poétique de l'écrivain Marcel Thiry. Nous avons donc relu - avec patience et bonheur - l'ensemble de *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (Seghers, 1975) et les recueils suivants pour constituer l'anthologie *Traversées* dans laquelle nous écrivions en guise d'introduction : « Peu d'œuvres, dans la poésie moderne, sont marquées d'une telle unité de ton. De 1924 à 1977, le parcours poétique de Marcel Thiry semble ne pas subir l'érosion du temps, ni les vagues déferlantes des avant-gardes. Ses recueils traversent tranquillement l'histoire, à peine se colorent-ils des quelques inflexions héritées de l'évolution du monde moderne, bien davantage que de quelque courant littéraire. Bien qu'il ait prétendu avoir un pied dans le dix-neuvième siècle, Thiry est un poète de son siècle. » Le lecteur aura la preuve, dans les pages qui suivent, que cette assertion se vérifie aujourd'hui comme hier.

(Karel Logist, 2024)



Toi qui pâlis au nom de Vancouver

Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Tu t'embarquas à bord de maint steamer,
Nul sous-marin ne t'a voulu naufrage ;
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour désertier tu fus toujours trop sage.

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et, seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.

Quand en avril dix-huit, en gare de Kharbine,
Tu dormais un sommeil plein du choc des wagons,
Quand l'ictère et sa neuve esthétique citrine
Jaunissaient aigrement tes méditations.
Quand Tarnopol était Ecbatane et Gomorrhe,
Ou quand, ayant tiré la troisième faction,
Tu regardais bleuir pour toi toute l'aurore...



Je me souviens encor de vos rouges falaises,
Folkestone, et du vert des pelouses anglaises
Et du balancement respirant d'un steamer,
Et, passé les semaines vastes sur la mer,
Je sais encor l'arrière-saison boréale
Où parurent, parmi la pâleur idéale
Et l'haleine du pôle angélisant le ciel,
Le Nord, le gel, et les clochers d'or d'Archangel.

Je me souviens encor du nom fier d'Elverdinghe
Et des bons compagnons durcis par la bourlingue
Près de qui j'ai dormi mes plus justes sommeils ;
Je me souviens de continents et de soleils
Qui jalonnèrent les trois ans de France en France,
Et, dans sa fin d'enfance et son indifférence,
Du soldat maigre, oisif et sale que j'étais.

Asie au nom de maladie,
Beau marécage empoisonné,
Par ton printemps contaminé
Je suis atteint du mal Asie.

Je suis comme un syphilisé
Qui se souvient de son amie
Et de sa chère chair pourrie
Et du gout mort de son baiser.

Aux mauvais lieux de Mongolie,
Par le Cosaque et le Yankee
J'ai vu ton chaud corps possédé ;

Et dans l'Ouest et dans la vie,
Par tes mystères obsédé,
Je traîne un cœur atteint d'Asie.



Ce soir triste sur l'Ingoda
Tu te souviens de sa couleur ;
L'herbe brulait avec pâlour,
Par les champs roux, sous le ciel jade.
[...]

La poésie de la rue calme
Est accueillante après ce trop long jour
Comme le fut autrefois à telle âme
Tel calme amour.

Ne cherche pas d'autres images
Pour dire le pardon qui descend sur ta vie
Que celle de la rue assagie
Après tant de soleil et de gens en tapage ;

Contente-toi d'aimer comme des frères
Les pavés las, les calmes maisons fatiguées ;
Va, va, ne te fais pas une âme raffinée,
Contente-toi d'aimer les premiers réverbères,
Va, va, ne cherche pas de rime à ton bonheur !

(Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924)



Parmi le dégel tendre

À Richard Dupierreux¹

[...]

Parmi le dégel tendre et l'odeur de la boue
Le bolchevisme était doucement printanier ;
Le jeune officier rouge apprenait la Capoue
Américaine, étant vainqueur et prisonnier.

Lima, San Francisco, Vancouver, Los Angeles,
Quels beaux noms il lisait aux poupes des vapeurs,
Et quand sortait du port un brick aux blanches ailes,
Que cet envol vers l'Est faisait bondir son cœur !

Naguère, quand dans Kiev la Sainte et la Sensible
Il marchait au milieu des hommes exaltés,
Il avait fait un rêve étonnamment possible
Qu'il s'était mis à vivre avec divinité ;

Ce rêve abolisseur des lois et des contraintes
Qui nous a dans nos nuits quelquefois visités,
Et qui faisait le désir juste, et les étreintes
Permissives, et qui s'appelait Facilité ;

Ce rêve comme un souvenir du jardin d'Ève
Où la chair fleurissait sans mal et sans péché ;
Ce rêve sans pudeur et libre – c'est ce rêve
Qui dans la rue à Kiev l'était venu chercher.

Toute chose à sa main s'était faite servile,
Rien à sa main n'avait été rebelle alors ;
Il avait possédé suprêmement des villes
Et tenu des pays sous lui comme des corps.

1 (1891-1957) Journaliste, avocat, homme de lettres, disciple de Jules Destrée et ardent défenseur des lettres et de l'art wallons dont il a initié l'institutionnalisation. On lui doit l'idée du drapeau wallon, coq rouge sur fond jaune.

Comme il avait aimé le nom blanc de l'Asie,
Il y avait conduit ses rouges unités ;
Son rêve et sa fortune ivres de fantaisie
L'avaient jusqu'à la mer follement emporté.

Jusqu'à la Mer ! Et puis un jour, dans la lumière,
L'Océan comme un dieu stable était apparu ;
La rive pacifique était une frontière
Encore, où se butait l'élan rouge accouru.

Et par-delà cette inexorable étendue,
Palmiers, femmes, pain blanc, beaux jardins apaisés,
L'Amérique restait tentante et défendue
Et son haleine était dans les vents alizés.

J'ai vu ce Chef, et je revois sa face d'ange
Qui regardait la mer, cependant qu'à ses pieds
Les Chinois godillant qui pêchaient des oranges
Nasillaient cet air monotone inoublié ;

Vladivostok avec tes syllabes sonores,
Vive image de guerre et de mer, tu renais
À mes yeux, et je crois entendre et voir encore
Les pas guêtrés de blanc des marins japonais ;

Vladivostok, mondes mêlés, vastes rencontres !
Dans les cafés français on chantait « Maedchen Klein »
Et c'est là qu'un fourrier, m'ayant vendu sa montre,
Déserta pour un blond matelot du Brooklyn.

(*Plongeantes proues*, 1925)



Tu tiens l'atlas

Tu tiens l'atlas ouvert sur tes genoux.
On n'y voit pas ton voyage marqué ;
Or tu voudrais décorer d'un or doux
Le nom du port où tu t'es embarqué

Et dessiner les plus beaux épisodes
Comme on faisait sur les cartes anciennes,
Là ta rencontre avec l'enfant qui brode,
Là des combats en terre non chrétienne.

Va, tu peux bien tracer au crayon bleu
Ton aventure autour de l'univers ;
Mais ton sillage autrefois écumeux
N'est pas resté dessiné sur la mer.

(L'Enfant prodigue, 1927)



Balance

J'aime en raison de toi le peuple des tramways
Qui rachète en vivant ta faute d'être belle ;
L'employé hâve, et les enfants aux écrouelles,
Je les aime pour l'injustice que tu es.

Pour faire de plus loin l'acte de t'adorer,
Je prends passage à bord des cahotantes arches
Qui roulent, par les faubourgs pauvres, jusqu'aux
[marches
Sans joie où seul un cinéma est éclairé.

Je me joins dans l'odeur de l'atelier quitté
Aux esclaves qu'il faut parce que tu es libre,
Et je connais l'orgueil de te faire équilibre
Et d'être uni à toi par une iniquité.

Car c'est l'heure où ta bleue et coupable voiture
Sort, vitres et beaux cuirs baissés, par les quartiers
De jardins, de silence et d'asphaltes altiers
Jusqu'au bois frais qui te fait fermer ta fourrure ;

La vitesse est un fluide asservi, que ton pied
Dispense, et dont la source auguste est dans tes
[hanches ;
Et quand la route incline au cœur vert du hallier
Tu ralentis pour toucher de la main les branches.

(Statue de la fatigue, 1934)



Château des Fleurs²
1918 et 1944

Kiew 1918

Les guerriers ukrainiens déposaient aux vestiaires
Leurs peaux de chèvre ou leurs capuchons de couleurs ;
Les filles-fleurs du soir faisaient pendre aux patères
Des fourrures plus capiteuses près des leurs.

Château des Fleurs.

Puis, dans la salle ronde aux tables trop serrées,
Offrant quelque bonbon dernier de chez Siou,
Les officiers légers aux danseuses nacrées
Proposaient champagne apatride ou whisky flou ;

Mais les plus belles et les plus éblouissantes
Aux cliquots criméens comme aux liqueurs de Tver
Préféraient avec soin des boissons nourrissantes,
Et prenaient des laits bleus ou du cacao cher.
[...]

(Âges, 1950)

2 Situé dans le quartier aristocratique de Lipki, non loin du Dniepr, le café-concert Château des Fleurs a réellement existé.
Source : Béghin, L., « Marcel Thiry et la Russie : de l'aventure à la littérature » dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, tome 94, fascicule 3, 2016, p. 711-735.

Les wagons de troisième

Les wagons de troisième étaient pleins de poètes,
De tabacs matinaux, de distances défaites,
Et, sinuant parmi les paliers de fumées,
D'un parfum d'orange angélique et miséreux.
Il en est qui mettaient leur manteau sur leurs yeux
Pour mieux poursuivre, au lent toxique des fumées,
Leur nuit, comme un jardin perdu, dans l'encoignure.
De leurs genoux glissait le journal défloré ;
Au dehors, sur l'ennui d'un pays ignoré
De lourdeur laboureuse et d'âpre agriculture,
La vitesse roulait son long mur de fumée.
Les poètes savaient l'échelle des salaires,
La date du loyer, les tarifs, les horaires,
Ils savaient qu'au zénith calme de l'infortune
La Mer de la Tranquillité est dans la lune,
Que Tirlemont passait dans le mur de fumée,
Que nous tournons en roue avec la Voie Lactée,
Que l'univers s'espace en mitraille éclatée ;
Et leur siècle, et leurs dols, leurs trafics, leurs brevets,
Leur nuit lointaine au flanc des tiédeurs fabuleuses
Et Tirlemont dans la fumée, ils les savaient
S'ouvrir dans l'éventail sans fin des nébuleuses.

(*La Mer de la tranquillité*, 1938)

Prose des cellules He La

ARGUMENT

En 1948, un professeur américain, le docteur Gey, réussit à établir une lignée de cultures à partir de cellules cancéreuses prélevées sur une malade noire, Helen Lane. Sous le nom abrégé d'He La³, ces cellules vivantes se sont multipliées et peuplent actuellement les laboratoires de biologie du monde entier ; dument traitées elles peuvent proliférer infiniment.

La différence entre les vivants et les morts
Diminue, et nous approchons l'égalité durable.
La clémence aplanit tous les jours un peu le seuil de marbre,
Les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre,
La science a dépassé ce champ de bataille-là
Qui la vit refouler comme on recule un poteau-frontière
La différence entre les vivants et les morts,
Et le temps vient pour elle qu'elle se retourne, et qu'elle
Pieusement repense à la morte partielle,
Soumise il y a dix-neuf ans au grand œuvre terrifiant
De demeurer pour une part d'elle-même vivante perpétuellement,
Helen Lane, l'Helen des cellules He La.

3 Les initiales He La renvoient au véritable nom de la personne dont les cellules ont été utilisées. Il s'agit d'Henrietta Lacks. L'auteur a modifié son nom en Helen Lane, par confusion ou pour des raisons poétiques.

Henrietta Lacks (1920-1951) est une femme afro-américaine morte d'un cancer du col de l'utérus à développement très rapide. Les cellules tumorales, prélevées à son insu, ont fait l'objet de cultures in vitro et sont utilisées dans les laboratoires du monde entier. Elles ont permis de nombreuses avancées dans le domaine de la médecine (Source : « Henrietta Lacks », Wikipédia, Wikimedia Foundation, 12-02-2024, https://fr.wikipedia.org/wiki/Henrietta_Lacks).

Helen Lane, laineuse négresse⁴ inconnue,
Il y a dix-neuf ans qu'ayant été élue
Pour la mort par cancer
Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair
(si l'on voit d'une tombe où l'on est étendue),
Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair
Quand elle était malade mais vivante,
Elle voit ces cellules cancéreuses vivre et se multiplier
en cellules vivantes
Et grandir en population myriadaire
Dans tous les blancs laboratoires tout autour de la
terre,
Helen Lane l'universellement connue
Sous le nom cellulaire d'He La.

Tous les laboratoires du monde ont la cellule He La
Qu'ils cultivent, qu'ils font prospérer par le monde.
Ils ont tous, provenues de l'He La enterrée
Il y a dix-neuf ans dans un cimetière d'hôpital au fond
du Nouveau Monde,
Ces colonies d'He La qui sous le microscope ont la
forme d'étoiles
Et qu'ils font vivre en de petites boîtes rondes et trans-
parentes
Dans le ciel rose d'un liquide
Donné à pâturer aux étoiles de chair.
[...]

(*Le Jardin fixe*, 1969)

4 Il convient de considérer ce terme, aujourd'hui connoté très négativement et désignant une personne racisée, dans son contexte historique. L'auteur utilise le terme de manière neutre, sans portée péjorative, mais dans l'acception de l'époque pour faire référence à une personne de couleur noire, aux origines africaines. On retrouve cette acception neutre dans l'appellation l'"art nègre" qui culmine dans les années 1920.



Né en 1897 à Charleroi, Marcel Thiry n'a que quelques mois quand ses parents s'installent à Liège. Poète, romancier, nouvelliste et essayiste, il est également un grand voyageur. Engagé volontaire en 1915, il fait partie de l'équipée des autos-canons belges en Russie et doit regagner la Belgique via Vladivostok, San Francisco et New York. L'écrivain évoque avec nostalgie son voyage autour du monde dans son premier recueil, *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, publié en 1924. Ses activités de négociant (commerce de bois notamment) l'amènent, en outre, à découvrir une forme de modernité poussée à l'extrême. L'avion, la médecine et la conquête du futur font ainsi partie de son œuvre au même titre que l'exotisme et le voyage. Auteur prolifique, Marcel Thiry obtient le Prix quinquennal de littérature en 1964. Il est également secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique et homme politique. L'écrivain voyageur s'éteint en 1977.

En 2000, la collection Espace Nord publie l'anthologie *Traversées* qui reprend une cinquantaine de poèmes de Marcel Thiry issus de différents recueils parmi lesquels *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (1924), *Plongeantes proues* (1925), *La Mer de la tranquillité* (1938) et *Le Jardin fixe* (1969).

La présente plaquette contient huit textes issus de cette anthologie.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.**

**Elle est écrite en « orthographe nouvelle »,
conformément aux rectifications de l'orthographe
du Conseil supérieur de la langue française de 1990.**

Elle est disponible sur demande :

fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be

Copyright de couverture : Marcel Thiry (2024)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2024/7823/2
ISBN : 978-2-930964-94-2